

## DU “JE” À “L’AUTRE” DANS LE LABYRINTHE DU MONDE

par Françoise BONALI FIQUET (Parme)

Resté seul sur l'île frisonne, sentant l'inéluctabilité de la mort, Nathanaël s'efforce "d'évaluer de son mieux son propre passé" (*HO*, 1007), mais l'entreprise lui semble illusoire et il en arrive à douter de sa propre identité :

[Q]ui était cette personne qu'il désignait comme étant soi-même ? D'où sortait-elle ? Du gros charpentier jovial des chantiers de l'Amirauté, aimant priser le tabac et distribuer des gifles, et de sa puritaine épouse ? Que non : il avait seulement passé à travers eux (*HO*, 1007).

Cette réflexion de l'"homme obscur", à qui Marguerite Yourcenar a confié son "testament spirituel"<sup>[1]</sup>, présente bien des analogies avec l'interrogation qui est à l'origine des deux premiers volumes du *Labyrinthe du monde*, où l'écrivain, partie à la recherche de son propre visage, se trouve entraînée dans une sorte de vertigineuse prospection généalogique. Dans *Souvenirs pieux*, consacré à son ascendance maternelle, elle fait resurgir du passé ses ancêtres belges, son grand-père Arthur, sa grand-mère, Mathilde de Cartier de Marchienne, son arrière grand-père maternel, Louis Troye – qui fut Gouverneur du Hainaut ; elle fait revivre tout un monde autour du personnage de sa mère qu'elle n'a jamais connue et qu'elle recrée comme un personnage historique.

Dans *Archives du Nord*, l'autobiographe prend plus de champ que pour la lignée maternelle et, pour retracer l'histoire de la famille de son père, elle remonte au passé de toute la race. Reliant le présent à la "nuit des temps", elle s'évade aux temps immémoriaux qui constituent en quelque sorte "le point de fuite de ce patient dépoussiérage d'archives"<sup>[2]</sup>.

[1] Cf. L'entretien avec Josyane Savigneau : "La bienveillance singulière de Marguerite Yourcenar", *Le Monde des livres*, 7 décembre 1984.

[2] Maurice DELCROIX, "La mémoire immémorielle", in *Marguerite Yourcenar. Biographie, autobiographie*, Actes du deuxième colloque international de Valencia, édités par Elena Real, Universitat de València, Servicio de Publicaciones, 1988,

Choisissant *Le Labyrinthe du monde* pour regrouper les deux premiers volumes du triptyque consacré à ses origines<sup>[3]</sup>, l'auteur souligne bien son propos. Certes elle parle de sa famille pour aboutir à son arrivée au Mont-Noir, à l'âge de six semaines, mais l'explication qu'elle cherche est moins celle de son destin personnel, que celle du monde, de la destinée humaine. Cette ouverture à l'universel lui est dictée par la conviction qu'elle partage avec John Donne qu'"aucun homme n'est une île mais qu'il est un morceau du continent, une partie du tout"<sup>[4]</sup>.

Éprouvant un sentiment d'appartenance à la "pâte humaine" plutôt qu'à une ou plusieurs familles, Marguerite Yourcenar s'est efforcée, comme elle le précise elle-même, de redonner vie "à l'immense foule anonyme [...] dont nous avons été bâtis depuis qu'a paru sur la terre ce qui s'est appelé l'homme"<sup>[5]</sup>. En effet, plutôt qu'à la personne en tant qu'entité, elle croit à des "confluences de courants, de vibrations [...] qui constituent un être". Le "moi", dit-elle, est une commodité grammaticale, philosophique, psychologique. Mais quand on y pense un peu sérieusement, de quel "moi" s'agit-il ? À quel moment ?<sup>[6]</sup>

Soutenue par la conviction que le "moi" n'est pas isolé et que sa vie, au contraire, est prise dans une série impressionnante d'autres vies, elle a conçu son entreprise autobiographique comme une sorte d'enquête sur les êtres dont elle est issue, s'efforçant de "découvrir et de recomposer – à la fois dans l'Histoire et dans l'Imaginaire – comme l'a souligné François Nourissier au moment de la sortie d'*Archives du Nord* – ce réseau humain, cette prodigieuse circulation des êtres et des sangs, qui selon que l'on remonte le temps à partir de soi, ou qu'on le descend à partir d'un ancêtre, légendaire ou réel, prend la forme

---

p. 160.

- [3] *Le Labyrinthe du monde* devait servir de titre au 2<sup>e</sup> volet de son autobiographie qu'elle préféra intituler *Archives du Nord*, réservant le titre qu'elle emprunte à l'écrivain tchèque Comenius, à l'ensemble de sa chronique familiale, dont le 3<sup>e</sup> volet, *Quoi ? L'Éternité*, resté inachevé, fut publié posthume en 1988, un an après sa mort.
- [4] John DONNE, "No man is an island, entire of itself ; every man is a piece of the continent, a part of the main", *Devotions upon emergent occasions. Meditations XVII*, in John HOLLANDER and Frank KERMODE, "The literature of Renaissance England", *The Oxford Anthology of English Literature*, New York, Oxford University Press, 1973, vol. I, p. 1057.
- [5] *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 203.
- [6] Voir l'entretien accordé à Claude Servan Schreiber, "Marguerite Yourcenar s'explique", *Lire*, juillet 1976, p. 16-17.

## Du “je” à l’“autre” dans Le Labyrinthe du monde

d’un delta qui se resserre ou s’ouvre infiniment”<sup>[7]</sup>.

Au cours d’un entretien avec Philippe Dasnoy, réalisé en 1975 pour la Télévision belge, Marguerite Yourcenar constatait que lorsqu’on dépasse la généalogie traditionnelle, on en arrive vite au vertige. Elle précise sa pensée au début d’*Archives du Nord*, où elle reconnaît que “c’est bien de toute une province que nous héritons, de tout un monde. L’angle à la pointe duquel nous nous trouvons bée derrière nous à l’infini [...]. S’il est question de tout un ensemble de transmissions plus inanalysables, c’est de la terre entière que nous sommes les légataires universels” (AN, 973-974).

Ce qui a guidé la mémorialiste dans son exploration généalogique, c’est le désir de percer le mystère de cet “enchevêtrement d’incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous” (SP, 707) et la quête des affinités susceptibles d’exister entre elle et ses ancêtres. “Je voudrais, à propos d’une dizaine de ces lignées dont je sais encore quelque chose”, précise-t-elle, “noter ici des analogies, des fréquences, des cheminements parallèles ou au contraire divergents, profiter même de l’obscurité et de la médiocrité de la plupart de ces personnes pour découvrir quelques lois que nous dissimulent ailleurs les protagonistes trop magnifiques qui occupent les devants de l’histoire” (AN, 974).

Déjà, dans *Souvenirs pieux*, s’interrogeant sur les choix esthétiques à opérer pour reconstruire la vie à Suarlée de ses grands-parents, Mathilde et Arthur avec leurs dix enfants, elle avait opté pour une présentation en groupe qui l’aiderait peut-être, du moins l’espérait-elle, à discerner chez ces personnes certains traits qu’elle pourrait retrouver en elle.

Dans un premier temps, cette quête lui apparut comme vouée à l’échec. Si elle découvre une grande compassion pour ses ascendants belges et même une certaine tendresse pour sa mère, qu’elle n’a pas connue<sup>[8]</sup>, l’écrivain n’arrive pas à trouver les communs dénominateurs recherchés :

---

[7] François NOURISSIER, “Yourcenar dialogue avec le temps”, *Le Point*, n° 260, 12 sept. 1977, p. 120.

[8] Yourcenar confie à Philippe Dasnoy au cours de l’interview qu’elle lui a accordée pour la Radio Télévision Belge en 1975, qu’“il est difficile de ne pas avoir d’amour et que les gens les plus indifférents deviennent intéressants lorsqu’on s’occupe d’eux”. Le même phénomène s’est produit pour sa mère. Ce n’est qu’au moment où elle s’est intéressée à elle pour écrire *Souvenirs pieux*, qu’elle l’a sentie proche : “mon présent effort pour ressaisir et raconter son histoire m’emplit à son égard d’une sympathie que jusqu’ici je n’avais pas. Il en est d’elle comme des personnages imaginaires ou réels que j’alimente de ma substance pour tenter de les faire vivre ou revivre” (SP, 745).

Les similitudes que çà et là je crois découvrir s'effilochent dès que je m'efforce de les préciser, cessent d'être autre chose que des ressemblances telles qu'il y en a entre toutes les créatures ayant existé (SP, 806).

Que pouvait-elle, en effet, avoir de commun avec la famille de Fernande, ce milieu de bourgeois conformistes influencés par le catholicisme de la Contre-Réforme, ces grands propriétaires fonciers du XIX<sup>e</sup> siècle, se préoccupant surtout de la conservation de leur patrimoine et dont le rayon d'action ne dépassait guère le cercle étroit de la famille.

Quelques années plus tard, au cours de ses entretiens avec Matthieu Galey<sup>[9]</sup>, en retraçant la genèse des deux premiers volumes du *Labyrinthe du monde*, l'écrivain a pourtant en partie corrigé l'affirmation catégorique du début de *Souvenirs pieux* et a reconnu avoir trouvé, entre elle et ses proches ascendants, certains dénominateurs communs que nous voudrions tenter de préciser.

Laissant de côté les analogies évidentes que l'on peut établir entre Yourcenar et son père, qui a eu une importance décisive dans le développement de son esprit critique, dans son amour de la vérité et sa prise de conscience de la condition humaine<sup>[10]</sup> et celles, plus subtiles qui la rapprochent de Jeanne – l'amie de Fernande, qu'elle aurait aimé avoir pour mère – à laquelle elle consacre des pages émouvantes de *Quoi ? L'Éternité*<sup>[11]</sup>, nous voudrions analyser les affinités qui la rapprochent de ses grands-oncles maternels, Octave et Rémo Pirmez, qui occupent toute une section de *Souvenirs pieux*, la troisième, intitulée "Deux voyageurs en route vers la région immuable".

---

[9] "Quand j'analyse mes proches ascendants, je crois, çà et là, découvrir entre eux et moi certains communs dénominateurs, mais il y en a aussi avec vous, avec n'importe qui. J'appartiens à la pâte humaine plutôt qu'à une ou plusieurs familles. Il est presque impossible, dans ce monde en perpétuel état de flux, de distinguer ce qui vient des ancêtres, ce qui vient de l'éducation, de ce qu'on a cueilli dans l'air du temps, ou de ce qui vient d'autres voies plus inexplorées. Tout au plus pourrais-je dire qu'il y avait peut-être, dans ma famille paternelle, une certaine vigueur, une certaine capacité d'élan et de résistance dont j'ai probablement hérité" (YO, éd. citée, p. 204).

[10] Dans la biographie qu'elle a consacrée à Yourcenar, Josyane SAVIGNEAU souligne que Michel "a eu l'intelligence d'accompagner cette enfant étonnante, plutôt que de chercher à la modeler" (*Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, coll. "Biographies", 1984, p. 84). Voir aussi l'article d'André MAINDRON, "Michel ou le père de Marguerite Yourcenar d'après *Le Labyrinthe du monde*", *La Licorne* (Université de Poitiers), V, 1981, p. 229-234.

[11] Pour une analyse de la personnalité de Jeanne nous renvoyons à la communication

## Du “je” à l’“autre” dans Le Labyrinthe du monde

S'il a fallu à la romancière beaucoup de sympathie imaginative pour recréer la figure de sa mère, pour laquelle elle ne disposait que des souvenirs de son père et de quelques reliques, le “souvenir pieux”, qui fut envoyé à la famille pour annoncer son décès et un certain nombre d'objets lui ayant appartenu, religieusement conservés par Michel dans une cassette<sup>[12]</sup>, pour ses grands-oncles maternels elle eut à sa disposition des témoignages écrits particulièrement précieux, les cinq ouvrages d'Octave Pirmez (*Jours de solitude, La Fronde, Heures de Philosophie, Rémo, histoire d'un frère* et *Lettres à José*) et ce qui reste de la correspondance de Rémo.

Apparemment c'est surtout parce que c'étaient des intellectuels qu'Octave et Rémo ont retenu son attention. Octave Pirmez, considéré comme le premier essayiste de la Belgique du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît aujourd'hui comme un écrivain “suranné” et Yourcenar ne cache pas qu'elle a mis longtemps à s'intéresser “au pâle ‘oncle Octave’” (SP, 841), dont son père n'avait même pas conservé les ouvrages, probablement agacé par “leur style gris et leur rhétorique solennelle” (*ibidem*), mais lorsque, vers 1973, elle eut à sa disposition les œuvres complètes de son grand-oncle, elle se rendit compte qu'il valait la peine de “le sortir de cette indifférence polie qui entoure, et jusqu'à un certain point protège, dans les cimetières des bibliothèques, les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus” (SP, 845).

Ce qui constitue l'originalité de ce que nous pourrions appeler la “biographie” d'Octave – les six derniers chapitres de la section qu'elle lui consacre constituant un véritable essai biographique sur le “solitaire d'Acoz” – c'est le choix du point de vue adopté. En effet, la romancière fait en sorte que ce soit Octave qui établisse un bilan de sa propre vie. L'occasion qu'elle choisit est la visite qu'il rendit, le 28 octobre 1875, à son oncle Louis Troye gravement malade, qu'il voulait revoir une dernière fois, et Octave entre significativement dans le texte en faisant seller son cheval.

La chevauchée qui le conduit d'Acoz à la Pasture, en suivant la vallée de la Sambre, est propice à la résurgence d'un certain nombre de souvenirs de son enfance et à une méditation sur la condition humaine et sur sa propre existence. À y regarder de plus près, Octave

---

de Loredana PRIMOZICH présentée au Colloque *Roman, histoire et mythe*, qui s'est tenu à l'Université d'Anvers du 15 au 18 mai 1990 (les actes sont en cours d'impression) et à celle d'André MAINDRON : “Femme pieuse, femme sacrée”, présentée au Colloque de Bruxelles sur *Le sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, SIEY, Tours, 1993, p. 73-83).

[12] Dans *Souveirs pieux*, où elle décrit minutieusement ces objets, M. Yourcenar parle d’“occultation des reliques” (SP, 745).

accomplit trois fois le trajet d'Acoz à La Pasture en l'espace d'une semaine. La première fois, qui correspond aux chapitres I-III, c'est pour prendre congé de son oncle, qui est pour lui comme un père et qui a peut-être une dernière recommandation à lui confier à l'heure de la mort, la deuxième (chapitre IV, première partie), pour se recueillir devant la dépouille mortelle de Louis Troye et la troisième fois (deuxième partie du chapitre IV), pour participer à ses obsèques.

Le point de vue choisi pour remémorer l'existence d'Octave présente bien des analogies avec celui des *Mémoires d'Hadrien*, même s'il ne s'agit plus de la méditation d'un homme qui sent l'approche de la mort, comme dans le cas de l'empereur, mais de celle d'un homme qui se rend au chevet d'un mourant.

On a vraiment l'impression que la mort plane sur les premiers chapitres de la section consacrée aux frères Pirmez et devient presque une présence obsédante. Mais si Yourcenar insiste si longuement sur les derniers moments de Louis Troye – dont elle admire l'attitude sereine en face de la “grande certitude noire”<sup>[13]</sup> – c'est parce que le décès de son arrière grand-père lui permet de faire le lien avec une autre mort – la mort tragique de Rémo, qui n'a cessé d'obséder son frère aîné.

Au cours du trajet qui le conduit à cheval<sup>[14]</sup> d'Acoz à la Pasture, Octave retrace les étapes de la carrière de Louis Troye, s'interrogeant sur les choix opérés par celui qui fut gouverneur du Hainaut pendant vingt et un ans. Au retour, le soir, en reparcourant le même trajet, sa pensée va tout naturellement à son frère :

---

[13] C'est l'expression que Yourcenar utilise dans la *Préface des Songes et les Sorts* de l'édition originale publiée par Grasset en 1938 (p. 9). Dans l'édition de “la Pléiade”, qui tient compte des corrections souhaitées par l'auteur pour la réimpression de l'ouvrage (cf. *note de l'éditeur, EM*, p. 1528), on lit désormais “la grande incertitude noire” (*ibid.*, p. 1533). Sur la place que la réflexion sur la mort occupe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, voir en particulier les articles de Maurice DELCROIX, “La mort dans l'œuvre narrative de Marguerite Yourcenar”, *La Mort en toutes lettres*, Presses Universitaires de Nancy, 1980, p. 205-215 et de Carminella BIONDI, “Morire ad occhi aperti : l'iniziazione alla morte degli eroi yourcenariani”, supplément au n° 5 du *Confronto Letterario* [qui contient les Actes de la journée d'étude qui s'est tenue à l'Université de Pavie le 8 novembre 1985], Fasano di Puglia, Schena, 1986.

[14] L'autobiographe précise que la chevauchée d'Octave est le seul détail inventé : “rien n'indique que le poète, ce 23 octobre 1875, fit à cheval la route d'Acoz à La Pasture. Mais il a à son crédit d'autres chevauchées plus longues. S'il fit ce jour-là ce trajet dans sa voiture, comme ce fut le cas dans les deux occasions suivantes, ses

## Du “je” à l’“autre” dans *Le Labyrinthe du monde*

Comme si l’agonie de son oncle l’avait ramené d’un seul coup au centre de cette autre agonie, Octave revoit, tels qu’il les connaît par les dires des domestiques, les derniers moments de son frère. (SP, 818)

Au début du chapitre II de “Deux voyageurs en route vers la région immuable”, l’autobiographe évoque la fin tragique de Rémo qui se tira une balle au cœur en écoutant un air de Tannhäuser, dans sa maison de Liège. Yourcenar décrit en termes mesurés mais efficaces la scène sur laquelle son oncle a toujours survolé, n’osant prononcer le mot de suicide, considéré comme “obscène” (SP, 827) dans son milieu. Octave, qui se reproche de ne pas avoir su comprendre son jeune frère, s’interroge sur les motifs qui l’ont poussé à accomplir le geste fatal et reparcourt tout l’itinéraire existentiel de Rémo, en remontant aux années de “[l]’étudiant de Weimar et d’Iéna, enthousiaste de Fichte et de Hegel, l’ardent lecteur de Darwin, d’Auguste Comte et de Proudhon, l’adolescent passionné qui discutait des heures durant, avec un jeune médecin de ses amis, les philosophes de l’Inde et Swedenborg” (SP, 819).

En rentrant au domaine familial d’Acoz (chapitre III), au “lieu [de ses] jeux enfantins [...] et de ses rêveries de jeune mélancolique” (SP, 828), Octave se tourne vers les années de son adolescence mais, par association d’idées, les couleurs de l’automne le reportent à la pensée de la mort :

Cet homme qui ne se laisse pas prendre aux fanfares et aux splendeurs des saisons n’ignore pas que l’automne, durant lequel les bois dépouillés n’offrent plus d’abri aux bêtes, est le temps de la mise à mort, l’hiver le temps de la faim. (SP, 831)

À l’évocation poétique d’Octave succède un ensemble de six chapitres qui ressortissent plus nettement de l’essai biographique, dans le genre de celui que Yourcenar devait consacrer quelques années plus tard à Mishima, où elle souligne que “la dimension biographique ne se réduit pas à l’anecdote, aux confidences ni aux secrets d’alcôve”<sup>[15]</sup>, qu’il ne faut pas confondre l’écrivain, l’individu, le personnage et l’homme et que c’est au cœur de son œuvre qu’il faut chercher la pensée d’un écrivain<sup>[16]</sup>.

Pour animer le fantôme d’Octave, Yourcenar utilise la méthode qu’elle décrit au début de *Souvenirs pieux*. Elle s’accroche aux “bribes

méditations en cours de route n’en ont pas été changées (SP, 840-841).

[15] Yvan LECLERC, “Comment parler de soi ?”, *Il Confronto Letterario*, suppl. au n° 5, Fasano di Puglia, Schena, 1986, p. 82.

[16] Cf. *Mishima ou la vision du vide*, Paris, Gallimard, 1980, p. 11-12.

de faits crus connus” (SP, 708), elle se sert des vestiges — ouvrages et portraits — parvenus jusqu’à elle et elle s’efforce de “rejointoyer” (*ibidem*) tous ces éléments dans l’espoir de parvenir à dessiner la courbe entière de toute une vie, des années de l’adolescence jusqu’à la mort de l’essayiste, survenue à l’âge de 51 ans, le 1<sup>er</sup> mai 1883. Mais surtout elle a lu ses livres. Qualifiant de “montage” les 4 premiers chapitres de la section consacrée aux frères Pirmez, elle tient à nous donner quelques précisions sur la manière dont elle a procédé :

Par souci d’authenticité, j’ai fait le plus possible monologuer Octave en empruntant à ses propres livres. Là même où je n’ai pas joué des guillemets, j’ai souvent résumé des notations du poète trop diffuses pour être insérées telles quelles. Les phrases de mon cru ne sont tout au plus qu’un fauil : encore ai-je tenté de leur imprimer quelque chose de son rythme à lui. (SP, 840)

La mémorialiste, qui, avec beaucoup de modestie, assimile son écriture au travail artisanal de la tisseuse — mais n’oublions pas que les fils qu’elle entrelace sont ceux des destinées — nous renseigne sur la formation culturelle d’Octave, sur l’ampleur de ses lectures, qui vont de la littérature gréco-latine, à Saint-Simon, en passant par Jacopone da Todi, Pétrarque et surtout Montaigne, qui est pour lui un maître à penser, avec toutefois une prédilection pour les auteurs romantiques. Grâce aux écrits du “solitaire d’Acoz”, elle parvient même à imaginer les rêveries méditatives de son oncle qui aimait marcher à travers les champs et les bois, en compagnie de toutes sortes d’animaux (ses chiens, mais aussi des renardeaux et même un sanglier apprivoisé), observant “le spectacle des saisons plus inextricablement emmêlées les unes aux autres que ne le croit l’homme des villes, le printemps déjà senti au cœur de l’hiver, l’hiver sournoisement caché sous l’été”, qui constituent à ses yeux les “phrases d’un discours éternel” (SP, 850).

Yourcenar fut, tout d’abord, frappée par la profonde distance entre la culture de son oncle “lettré comme on ne l’est plus” (SP, 845), et son écriture. Le premier recueil, intitulé *Feuillées*, qu’elle lut en 1929, lui sembla d’une extrême platitude en comparaison des œuvres de Proust, de Gide, de Rilke et de Mann qu’elle venait de découvrir<sup>[17]</sup>. Elle ne cache pas les faiblesses du style de l’essayiste qui nous apparaîtrait probablement moins suranné si Octave s’était exprimé, non pas avec les mots, mais à travers la peinture :

---

[17] “Comparées à ces trésors pour moi tout neufs, les productions du solitaire d’Acoz semblaient singulièrement pâles” (SP, 844).

## Du “je” à l’“autre” dans Le Labyrinthe du monde

Si, au lieu de rapporter d’Italie et d’Allemagne ses *Jours de solitude*, récits de voyages contrastés par des descriptions du pays natal, Octave Pirmez nous avait laissé sur le même sujet une série de toiles trempées de langueur et de mélancolie romantique, nous saurions y goûter ici un rappel de Piranèse, là des perspectives à la Salvator Rosa, un peu partout le charme attendrissant d’un chromo ou la désarmante solennité d’un Prix de Rome. C’est que l’amateur d’art de nos jours se rebute moins vite en présence d’un tableau sorti de la mode que le lecteur moderne devant un bouquin suranné. (SP, 847)

Mais lorsque, vers 1973, pour décrire l’atmosphère de la Belgique provinciale du siècle dernier, Yourcenar lut les œuvres complètes de son oncle<sup>[18]</sup>, elle s’aperçut que certaines d’entre elles témoignaient de préoccupations philosophiques qui méritaient de retenir l’attention : “Octave a quelque droit au titre de philosophe [...]. Il est intéressant”, admet en effet l’écrivain, “de le voir, mystique qui n’ose pas dire son nom, toucher sans vocabulaire adéquat aux grands thèmes de l’origine de l’âme, de l’unité des êtres, du destin [...], essayer timidement d’explorer les corridors du rêve, tenter d’assister aux germinations de la pensée elle-même, sortir du temps [...], définir de son mieux le rapport des idées latentes avec la réalité extérieure” (SP, 849). Il n’est pas difficile de reconnaître ici un certain nombre de thèmes chers à Marguerite Yourcenar, qui est visiblement séduite par cet homme dont le génie visionnaire lui fait parfois penser à Hugo des *Contemplations*. L’autobiographe est heureuse de découvrir derrière “l’insupportable bourdonnement des lieux communs” qui constellent *Heures de philosophie*, l’ouvrage le plus ambitieux de son oncle, “quelques fleurs grêles et pures d’une pensée, et surtout d’une sensibilité, moins banales qu’on n’avait cru” (SP, 847-848) et elle avoue qu’en dépit de son style désuet, elle a été émue par *Rémo, souvenir d’un frère*, un ouvrage “qui, pour un lecteur qui sait lire, saigne littéralement à chaque page” (SP, 844).

Si la mémorialiste exhume les écrits d’Octave et de Rémo, c’est, nous semble-t-il, parce qu’ils lui ont révélé deux âmes tourmentées. En effet, Yourcenar ne s’adresse pas uniquement aux Pirmez parce qu’ils avaient le goût des choses de l’esprit, mais surtout parce qu’elle

---

[18] “Je dus à la générosité d’un ami belge – précise Yourcenar – les volumes non coupés d’une édition posthume publiée en 1900 d’après le vœu de l’auteur, par la Librairie académique Perrin, à Paris, et par Jacques Godenne, éditeur, à Namur. Ils avaient été offerts au père du donateur, alors étudiant à l’université de Louvain, par la châtelaine d’Acoz de ces années-là, pour le remercier d’avoir aidé un jeune Pirmez [...] à passer ses examens” (SP, 845).

découvre en eux les signes d'une grande sensibilité et c'est pour cela qu'elle éprouve de la gratitude à leur égard :

Avant de laisser repasser à ces deux ombres le fleuve infernal, j'ai quelques questions à leur poser sur moi-même. Mais je tiens d'abord à leur dire merci. Après la longue série d'ascendants et de collatéraux dont on ne sait rien, sinon leur date de naissance et d'entrée dans la mort, enfin deux esprits, deux corps, deux voix qui s'expriment avec fougue, ou au contraire avec réticence, deux êtres qu'on entend soupirer, quelquefois crier. (SP, 871)

Au-delà des analogies de culture – le même goût des textes de l'antiquité, le même amour de l'Italie et de la Grèce<sup>[19]</sup>, qu'elle décèle entre elle et les frères Pirmez, c'est au "plexus d'affinités plus subtiles" (SP, 874), qui se révèle peu à peu au cours du récit, que l'autobiographe est sensible. Elle se découvre de l'estime pour Octave, qui se révolte à la pensée que "les enfants de douze ans font dans les mines du Borinage des journées de douze heures, et ne voient que le dimanche la lumière du jour" (SP, 812). Octave, comme Rémo – nous le verrons – a souffert de l'état du monde dans lequel il vivait et il est capable de compassion pour les autres. Nous en avons un exemple significatif lorsqu'il associe l'agonie de son oncle, qu'il vient de quitter, à la souffrance du monde :

Octave, qui tient peut-être de son père le don de souffrir à distance, se dit que Louis Troye suant dans son lit a vécu sans doute quelques heures de plus d'agonie ; çà et là, d'autres mourants moins cossus s'agitent sous leur maigre couverture dans les mesures de Châtelineau ou de Gerpennes. (SP, 830)

Plus loin, en apercevant le rougeoiement des hauts fourneaux à travers les arbres qui entourent le château familial d'Acoz, il ne peut s'empêcher de songer aux risques du développement industriel pour la nature :

Quand ce faible passant qu'Octave se sent être ne sera plus là pour le défendre, ce sol tapissé de milliards de créatures que nous appelons l'herbe et la mousse sera peut-être corrodé, couvert de scories. Les dieux verts puissamment enracinés dans l'humus dont ils tirent leur force n'ont pas comme les animaux ou l'homme la ressource de

---

[19] "Comme les deux frères, j'ai lu sous les arbres Hésiode et Théocrite ; j'ai refait sans le savoir leurs voyages dans un monde déjà plus meurtri et plus érodé que le leur, mais qui, aujourd'hui, à quarante ans de distance, paraît par contraste presque propre et stable" (SP, 874).

## Du “je” à l’“autre” dans Le Labyrinthe du monde

combattre ou de fuir ; ils sont sans défense contre la hache ou la scie. Octave croit voir dans l’ombre autour de lui une assemblée de condamnés. (SP, 830-831)

Nous retrouvons dans les méditations d’Octave les préoccupations écologiques de la romancière qui a dénoncé, à plusieurs reprises, les menaces constituées par le développement incontrôlé du “progrès” industriel, la pollution des villes, la surpopulation et la disparition de nombreuses espèces animales<sup>[20]</sup>.

Le mélancolique Octave, accablé par l’état du monde est doté de cette qualité rare, que la romancière a donnée à ses personnages préférés, l’amour de charité, que possède éminemment le Prieur des Cordeliers. Nous pensons en particulier à la conversation qu’il a avec Zénon après le supplice de Lamoral, condamné pour ne pas avoir voulu révéler les secrets de son maître, dont il n’était d’ailleurs probablement pas au courant. À travers les propos qu’il échange avec Sébastien Théus s’exprime toute sa compassion pour les plus faibles :

La douleur de ce concierge et la fureur de ses tortionnaires emplissent le monde et débordent le temps. Rien ne peut faire qu’elles n’aient été un moment de l’éternel regard de Dieu. Chaque peine et chaque mal est infini dans sa substance, mon ami, et ils sont aussi infinis en nombre [...] la joie n’a pas besoin de nous, Sébastien. La douleur seule requiert notre charité. Le jour où s’est enfin révélée à nous la douleur des créatures, la joie devient aussi impossible qu’au bon Samaritain une halte dans une auberge avec du vin et des filles pendant qu’à côté de lui son blessé saignait. (ON, 724-725)

Cette idée que l’on ne peut rester insensible devant la douleur des autres, nous la retrouvons à la fin du premier acte de *Rendre à César* dans le monologue du Père Cicca. Méditant sur la difficulté de communiquer le message évangélique à ses paroissiens, le prêtre, qui incarne lui aussi cette ouverture à l’universel si chère à Yourcenar<sup>[21]</sup>, confie à Dieu la tristesse qui s’empare de lui :

---

[20] À ce propos, voir en particulier le chapitre des *Yeux ouverts*, intitulé “Un écrivain dans le siècle” et la deuxième partie de l’émission *Propos et confidences*, diffusée par la Télévision canadienne en 1981, dont il existe une retranscription réalisée par le CIDMY.

[21] C’est Yourcenar elle-même qui a souligné les analogies existant entre le Prieur des Cordeliers et le Père Chica (*sic*) : “l’humble prière du petit Père Chica, dans *Rendre à César*, fait écho aux tragiques méditations du Prieur de *L’Œuvre au Noir*” (YO, 187).

Ah, Seigneur, pourquoi m'avez-vous donné cette certitude qui n'est pas accordée aux autres, cette joie que je ne sais pas leur faire partager ? Tant qu'il y aura dans la rue une vieille femme sourde, un mendiant aveugle, tant qu'il y aura dans la rue un âne suppurant sous son bât, un chien affamé qui rôde, faites que je ne m'endorme pas dans la douceur de Dieu... (ThI, 58)

Cette participation à la douleur des autres, qui n'allait guère au-delà de la rêverie chez Octave, a été vécue de manière quasi héroïque par son jeune frère. Rémo a payé de sa personne et c'est pour cette raison, croyons-nous, que l'autobiographe a pour lui une sympathie plus marquée que pour Octave. Toute sa vie, Rémo s'est mis au service des autres. Il a été, vers 1868, l'un des fondateurs de *La Ligue de la paix* et il a dépensé l'argent de son héritage paternel pour divulguer, au cours de ses voyages, de petits tracts pacifistes. Il a beaucoup souffert de la découverte de la misère tant en Grèce qu'en Italie, au moment de l'épopée garibaldienne. Comme son frère, il a été obsédé par les mauvaises conditions du travail dans les mines. L'indignation et la révolte de Rémo n'ont été comprises ni par son milieu, qui a vu en lui un subversif, ni par Octave, qui n'a pas su apporter à son frère l'aide que celui-ci pouvait attendre :

“Il avait espéré qu'il pourrait s'appuyer sur moi dans ses luttes sociales... Il ressentit un profond chagrin en s'apercevant que je l'abandonnais par l'appréhension que me causaient ses nouvelles théories, ma nature ne me portant pas à une action téméraire dont je ne vois pas clairement le terme.” (SP, 824)

Dans cet extrait de *Rémo, souvenir d'un frère*, Octave souligne la différence de leurs deux tempéraments. L'impétuosité de son frère, toujours prêt à se lancer dans l'action, contraste avec son excessive prudence. “Ne pas périr sans avoir contribué à la diminution des souffrances humaines ...” (SP, 822), était la devise de Rémo, qui avait un programme de grande envergure, comme en témoigne le message enthousiaste qu'il lance dans les pages du journal libéral qu'il a fondé en Belgique : “Notre âme est assez vaste pour contenir le monde des infortunés, les noirs et les blancs ; notre esprit est assez vigilant pour chercher le moyen de leur porter secours” (*ibidem*).

Cette phrase est de “l'ardent” Rémo mais elle aurait pu être écrite par l'autobiographe. Quand celle-ci met dans la bouche de Zénon le vœu qu'elle a ensuite fait graver sur sa tombe : “Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie” (ON, 564), elle exprime une idée très proche de celle de son grand-oncle.

Du “je” à l’“autre” dans Le Labyrinthe du monde

“Il y a du miracle dans toute coïncidence”, dit Yourcenar en décrivant la visite d’Octave aux *Uffizi* vers 1865, où il admira *La Thébàïde d’Égypte*, dont elle-même a “promené avec [elle] la photographie, mi-icône, mi-talisman, pendant une vingtaine d’années” (SP, 877-878). Il y a de la magie sinon du miracle dans la dernière image que l’autobiographe nous propose d’Octave : “Durant l’été 1879 ou 1880, le poète, dans son beau costume de reps blanc, et portant sans doute un chapeau de paille acheté en Italie, s’avance sur la plage de Heyst [...]. Tout à coup, dans la lumière étale de midi, un homme aux vêtements usés [Zénon] passe, sans les voir, à travers lui et à travers les demoiselles anglaises. *Aqua permanens*. L’eau immense, terrifiante pour Octave, est pour lui lustrale” (SP, 878-879). En offrant aux deux frères – Rémo “est quelque part dans cette scène, fibrille de la conscience de son mélancolique aîné” (SP, 880) – cette rencontre surréelle avec Zénon qu’elle “aime comme un frère” (*ibidem*), l’écrivain fait éclater les frontières de la temporalité romanesque. L’espace autobiographique et l’espace romanesque se confondent dans cette vision qui a la fulgurance d’une “illumination” de Rimbaud. Loin d’être conçue comme un espace fermé, l’histoire du moi est le résultat d’un vertigineux jeu d’emboîtements et d’échanges avec les êtres, réels ou imaginaires.

Octave et Rémo ne sont pas des “doubles” de l’autobiographe<sup>[22]</sup>, mais en évoquant leurs vies, Yourcenar sélectionne des épisodes où elle reconnaît inconsciemment l’empreinte de ses propres obsessions, de ses processus de formation et le sédiment de son expérience symbolique. Octave et Rémo ont, d’une certaine manière, la même fonction que ses personnages de roman. À travers eux, Marguerite Yourcenar “s’essaie”, comme dirait Montaigne, elle élargit son existence réelle dans les directions infinies de ses existences possibles.

Il aurait valu la peine de s’arrêter aussi sur les points de contacts qui se profilent entre l’autobiographe et son grand-père Michel-Charles, auquel elle consacre une part significative d’*Archives du Nord* ou même avec ses ancêtres les plus méconnus, comme ces croisés qui l’ont précédée le long des routes de Hongrie :

Nous ne sommes pas les premiers à avoir vu la poussière de l’Asie Mineure en été, ses pierres chauffées à blanc, les îles sentant le sel et les aromates, le ciel et la mer durement bleus. Tout cela a été éprouvé

[22] À Jean Chalon qui avait cru déceler un autoportrait de l’écrivain dans la figure d’Octave Pirmez, Yourcenar répliqua vivement : “*Unus sum et multi in me*, certes, mais ces *multi*-là ne sont pas la même chose que notre petit moi. Et le livre ne contient ni ‘confessions’, ni ‘aveux’, surtout involontaires”, Cf. J. SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 356.

et expérimenté à milles reprises, mais sans avoir été dit, ou sans que les paroles qui le disaient subsistent, ou, si elles le font, nous soient intelligibles et nous émeuvent encore. Comme les nuages dans le ciel vide, nous nous formons et nous dissipons sur ce fond d'oubli. (AN, 973)

Marguerite Yourcenar ne se penche sur son propre moi que pour l'élargir à "l'immense foule anonyme dont nous sommes faits" (YO, 203), atteignant cette dimension cosmique qu'a si bien analysée Maria Cavazzuti au deuxième colloque de Valencia<sup>[23]</sup>. En s'efforçant de découvrir ce qui la relie à la mémoire collective, l'autobiographe retrouve, ainsi que Nathanaël au terme de son parcours existentiel, "le fond commun de toute l'aventure humaine [...], l'uniformité sous la variété des apparences"<sup>[24]</sup>, ce qui nous fait dire avec Philippe Lejeune que, "si *Je* est un autre, ce n'est pas seulement parce que son énonciation cache des instances multiples, c'est que tout récit de vie n'est qu'une reprise ou une transformation de formes de vie préexistantes"<sup>[25]</sup>.

---

[23] Maria CAVAZZUTI, "Autobiographie et cosmologie dans *Le Labyrinthe du monde* de M. Yourcenar", *Marguerite Yourcenar. Biographie, autobiographie*, éd. E. Real, Universitat de València, 1988, p. 259-268.

[24] M. YOURCENAR, "Voyages dans l'espace et voyages dans le temps" [Conférence faite à l'Institut français de Tôkyô, le 26 octobre 1982], *Le Tour de la prison*, Gallimard, 1991, *EM*, 694.

[25] Philippe LEJEUNE, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 9.